

Avant que la porte d'entrée ne se situe dans un angle de 60° – quand on se trouve devant, le nez dessus, une succession de perceptions du même type se sont produites, et ce dans les mêmes proportions, sous les mêmes angles et avec les parois toujours de même hauteur, mais paraissant plus hautes par rapport à la longueur. Des espaces devenus de plus en plus étroits – les roues des carrosses passent à ce moment-là du pavé grossier au pavé plat, avant de s'arrêter devant le marbre du dernier espace. Ajoutez à cela qu'avant de traverser le dernier espace aux proportions de cube, l'on descend du carrosse. Le fait de descendre rend les parois plus hautes. Le temps scénologique (temps de déplacement entre deux perceptions théoriques) diminue de moitié à chaque changement d'espace. Le scénario s'accélère donc mais... le dernier parcours, quelques mètres, s'effectue à pied, sur un revêtement noble. Après cette mise en condition, l'on peut enfin entrer, sur la pointe des pieds.

Troisième temps

Le passage, le seuil conditionne fortement et après un petit détour de quelques secondes l'on est littéralement placé devant un paysage, scène à l'infini. Pris au dépourvu – le château cachait les "jardins" – l'on a, trajet d'avant mémorisé, le réflexe de se retourner, piège spatial, l'on se voit dans les glaces de la galerie du même nom en même temps que "l'espace" extérieur qui s'y reflète. Il faudra bien les subir, ces jardins, après avoir visité les petites salles de la Guerre et de la Paix placées aux extrémités de la Galerie des Glaces.

